

Variations d'aspect chez Javier Marías : *haber* au futur + participe passé¹

Gabrielle LE TALLEC-LLORET

Les variations d'aspect procèdent d'une visée pragmatique d'économie².

(1) Da lo mismo la hora que sea, si voy a darle anónimamente semejante noticia no importa la hora que sea ni que lo despierte, se despertará de golpe tras escucharla, pensará que se trata de una broma de espantoso gusto o de la incomprensible inquina de un enemigo, llamará aquí de inmediato y nadie le cogerá el teléfono ; entonces llamará a alguien más, una cuñada, una hermana, una amiga, y le pedirá que se acerque hasta aquí para ver qué pasa, pero para cuando ellas lleguen yo ya me habré ido³.

(2) Oí cuanto decía : « ¿ Marta ? », empezó otra vez. « Marta, ¿ estás ahí ? », y esta pregunta ya era impaciente o más, destemplada. « Antes se ha cortado, ¿ no ? ¿ Oye ? » Hubo una pausa y un chasquido de contrariedad de la lengua. « ¿ Oye ? ¿ A qué juegas ? ¿ No estás ? Pero si acabo de llamar y has descolgado, ¿ no ? Cógelo, mierda. »

-
1. La périphrase *haber* au futur + participe passé a donné lieu à une communication à Santiago de Cuba (VIII Simposio internacional de comunicación social, 20-24 janvier 2003) publiée dans les Actes du colloque : Gabrielle Le Tallec-Lloret, 2003, « Ce que dit la tournure périphrastique *Haber* au futur + participe passé », p. 126-130.
 2. Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique* (1943-1944 A), éd. de 1990, Lille, Presses Universitaires, p. 306.
 3. « Peu importe l'heure, puisque je vais lui annoncer anonymement une telle nouvelle, peu importe l'heure et que je le réveille, il se réveillera brusquement après l'avoir écoutée, il pensera qu'il s'agit d'une plaisanterie de très mauvais goût ou d'un sale coup incompréhensible d'un ennemi, il appellera ici aussitôt et personne ne décrochera ; alors il appellera quelqu'un d'autre, une belle-sœur, une sœur, une amie, et lui demandera de venir ici voir ce qui se passe, mais quand elles arriveront, moi, je serai déjà parti. », Javier Marías, 2000, *Mañana en la batalla piensa en mí*, Madrid, Alfaguara, p. 62 (notre traduction).

Hubo otro segundo de espera, pensé que Deán era malhablado, hizo aspavientos bucales. « Ya no sé, bueno, debes de tener bajo el volumen o habrás salido, no entiendo, habrás pillado a tu hermana para el niño. Bueno, nada, es que acabo de llegar a casa y no he oído tu mensaje hasta ahora, mira que no acordarte de que Eduardo se iba hoy de viaje, desde luego no dice mucho de tus ganas de estar conmigo, para una noche que podíamos habernos visto sin prisas... ¿ Marta ? ¿ Marta ? ¿ Eres imbécil o qué, no lo coges ? »⁴.

Ces deux exemples contenant la structure périphrastique « *haber* au futur + participe passé », illustrent la distinction habituellement proposée par les grammairres françaises ou espagnoles de l'espagnol moderne, entre un futur antérieur qui donne comme achevée une action dans le futur au moment où se réalise une autre action future, et un futur antérieur exprimant la probabilité ou la possibilité d'un fait passé. Le premier exemple (« para cuando ellas lleguen yo ya me habré ido ») recourt à ce que Manuel Seco appelle « el antefuturo, un tiempo verbal que enuncia una acción venidera, pero que se da ya por acabada para cuando ocurra otra también venidera »⁵, et exprime selon Samuel Gili Gaya « la acción venidera anterior a otra también venidera »⁶. La même périphrase évoque, dans le second exemple, un fait passé, cette fois, ressenti comme hypothétique, probable, emploi dont rendent compte Seco – « el antefuturo de probabilidad indica la acción dudosa o supuesta en el pasado »⁷ –, et Gili Gaya : « puede

4. « J'entendis tout ce qu'il disait : " Marta ? " Il recommença. " Marta, tu es là ? " Et cette question contenait de l'impatience ou plus, de l'agacement. " On a été coupés avant, non ? Allo ? " Il y eut une pause et de la contrariété dans le clappement de langue. " Allo ? À quoi tu joues ? Tu n'es pas là ? Mais je viens d'appeler et tu as décroché, non ? Décroche, merde. " Puis, une seconde d'attente, je me dis que Deán était grossier, des bruits de bouche. " Bon, je ne sais pas, tu as dû baisser le volume, ou tu seras sortie, je ne comprends pas, tu auras pris ta sœur pour garder le petit. Bon, c'est rien, c'est que je viens de rentrer et d'entendre ton message seulement à l'instant, il faut dire qu'avoir oublié qu'Eduardo partait en voyage aujourd'hui, en dit long sur ton envie d'être avec moi, une nuit où nous aurions pu nous voir tranquillement... Marta ? Marta ? T'es stupide ou quoi ? Tu ne décroches pas ? » », *Ibidem*, p. 69-70 (notre traduction).

5. « Le futur antérieur, un temps verbal qui énonce une action à venir, laquelle se donne comme achevée lorsque survient une autre action dans le futur. », voir Manuel Seco, Manuel, 1993, *Diccionario de dudas y dificultades de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, Chapitre « Futuro », p. 202.

6. « L'action à venir est antérieure à l'autre également à venir », voir Samuel Gili y Gaya, 1989, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Vox, Bibliograf, Chapitre « Antefuturo », p. 166.

7. « Le futur antérieur de probabilité évoque l'action incertaine ou probable dans le passé. »

expresar también la probabilidad o posibilidad de un hecho que se supone pasado»⁸. Ces grammaires proposeraient une tournure soi-disant équivalente à « *habrás salido* » (« tu seras sortie ») : « *debes haber salido / debes de haber salido* » (« tu dois être sortie »).

Après avoir inscrit notre analyse dans la théorie des aspects et des temps de Gustave Guillaume, nous observerons l'emploi de cette tournure périphrastique chez Javier Marías (Madrid, 1951). En postulant que la combinaison de *haber* au futur et du participe passé constitue une unité sémantique, et une seule, nous verrons que chez cet auteur elle donne lieu à des effets discursifs mis au service d'une technique narrative particulièrement efficace.

Le choix aspectuel

L'auxiliaire est une création des langues romanes survenue après le phénomène de la déflexité observée depuis le latin tardif. En effet, le latin classique déclarait la voix et l'aspect par des formes verbales synthétiques. Du latin à l'espagnol médiéval, ces formes ont disparu et laissé la place à des tournures périphrastiques, rendant nécessaire l'emploi de verbes auxiliaires pour dire la voix et l'aspect, entre autres. La combinaison de l'auxiliaire *haber* conjugué suivi du participe passé, configure ce que le linguiste Gustave Guillaume (1883-1960) a appelé l'*aspect transcendant* par opposition à l'*aspect immanent*⁹.

Tout verbe dit un procès qui, pour se dérouler, occupe un espace de temps : c'est le temps intérieur à l'événement, son *endochronie*. Le déroulement du procès s'inscrit obligatoirement dans le temps d'univers, le temps extérieur à l'événement, ou *exochronie*. Par ailleurs, tout procès a pour support un être, l'acteur de ce procès : c'est le sujet grammatical du verbe.

En observant la morphologie verbale de la langue française (qui présente deux séries de formes avec ou sans auxiliaire), Guillaume a eu l'intuition suivante : l'événement et son acteur peuvent occuper un même espace temporel, l'espace nécessaire au déroulement du procès,

8. « Il peut exprimer aussi la probabilité ou la possibilité d'un fait que l'on suppose passé. »

9. C'est dans *Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps* (1929), réédition Paris, Champion, 1993, que G. Guillaume présente dans sa forme à peu près définitive le système des aspects verbaux. Consulter également « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe ; esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect » (1933), in *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, 1984, voir p. 46-58.

l'acteur conduisant l'événement de bout en bout, lui étant donc *immanent* ; ou bien l'acteur, ayant cessé d'agir, se désolidarise de cet espace qui délimite le déroulement temporel du procès, et le *transcende* : placé dans la postériorité de l'événement, celui-ci lui apparaît nécessairement révolu, achevé. L'acteur n'est plus le support actif d'un événement en effecton, mais le support d'un événement à l'état achevé.

Guillaume a donc établi que le contraste entre les formes simples et les formes composées recouvraient une opposition d'aspect. Cette opposition trouve une traduction sémiologique également en espagnol : deux séries de formes avec ou sans l'auxiliaire *haber*, et s'étend à toute la conjugaison espagnole : *canto ~ he cantado* ; *canté ~ hube cantado* ; *cantaba ~ había cantado* ; *cantaré ~ habré cantado* ; *cantaría ~ habría cantado* ; *cante ~ haya cantado* ; *cantara ~ hubiera cantado* ; *cantar ~ haber cantado* ; *cantando ~ habiendo cantado*. Tout y est donc question de représentation : le locuteur pourra ou bien observer un événement à l'état achevé, ou bien observer un événement en effecton.

C'est bien de *choix aspectuel* dont parlent Guillaume et, dans la même perspective, Jean-Claude Chevalier dans *Verbe et phrase*¹⁰, et plus récemment, dans l'analyse des périphrases verbales qu'il propose avec Marie-France Delport¹¹. Le choix aspectuel est une étape de la construction mentale du verbe (Chevalier, Delport, 2001, p. 116) :

...dans la langue, le verbe se laisse concevoir comme un ensemble de circuits, de parcours possibles, s'enchaînant les uns les autres selon un ordre obligé, une stricte chronologie de raison. Ce que, dès lors, on pourra nommer « genèse du verbe », genèse d'une forme verbale particulière, ce sera le parcours effectif de l'un des circuits que le verbe m'offre.

Puisque le choix aspectuel est le point qui nous intéresse ici, nous prendrons le train en route, c'est-à-dire après la première étape, la genèse lexicale du verbe, ou *lexigénèse* (Chevalier, Delport, 2001, p.117-118)¹², au moment où le verbe entre en *morphogénèse*. À ce

10. Jean-Claude Chevalier, 1978, *Verbe et phrase (les problèmes de la voix en espagnol et en français)*, Paris, Éditions hispaniques.

11. Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport, 2001, « Propositions pour l'analyse des périphrases verbales », in *La locution et la périphrase du lexique à la grammaire*, Paris, L'Harmattan, p. 115-139.

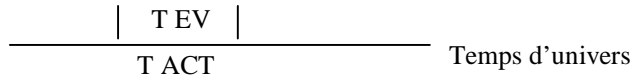
12. L'opération, spécificité radicale de chaque verbe, offre un contenu fait de postes sémantiques, donc spécifiques pour chaque verbe. Qui dit opération dit nécessairement un élément affecté par cette opération, on le nommera *site*, et un

moment du parcours, et aussitôt après la détermination de la voix (Chevalier, Delport, 2001, p.117-123)¹³, le verbe offre au locuteur qui construit sa phrase un autre choix, une autre bifurcation. Ces deux possibilités sont représentées par deux figures.

1^{er} choix. Le locuteur peut installer l'acteur dans l'espace imparti au déroulement du procès : l'acteur est saisi dans ce même espace où il prend part activement à l'événement.

Le temps d'événement (T EV) est en coïncidence avec le temps de l'acteur (T ACT) : c'est l'*aspect immanent* qui donnera lieu à une forme verbale simple. En choisissant cette forme, le locuteur fera le choix de déclarer conjointement l'acteur (le support du procès) et l'événement.

Fig. 1



2^e choix. Le locuteur peut installer l'acteur et l'événement dans deux espaces temporels différents ; l'acteur est saisi dans un moment où il a cessé d'agir, dans l'ultériorité de l'événement (Delport, 2001, p. 203)¹⁴ :

L'acteur se tient dans l'espace postérieur à celui que délimite l'endochronie du procès, dans un espace temporel où, par conséquent, l'événement en effecton lui apparaît outrepassé, où l'événement n'a plus pour lui d'existence qu'à l'état d'événement achevé, éteint, mort.

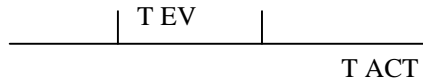
L'*aspect transcendant* implique donc une discordance entre la position de l'événement dans le temps et celle de son support, le sujet grammatical du verbe.

déclencheur de cette opération, on le nommera *gène*. Ces deux postes fonctionnels, au contraire des postes sémantiques spécifiques à chaque verbe, sont prévus pour tout verbe, quelle que soit sa spécificité sémantique.

13. On pourra suivre l'ensemble du parcours et des possibilités (lexigénèse verbale puis étapes successives de la morphogénèse : détermination de la voix, détermination de l'aspect, détermination du mode et du temps...

14. Marie-France Delport, 2001, « Une opposition aspectuelle ternaire », in *La psychosystématique aujourd'hui*, Actes du 8^e Colloque international de psychomécanique du langage de Seyssel (1997), Paris, Honoré Champion.

Fig. 2



En réalité, il existe une troisième possibilité, celle où l'acteur se trouve dans l'antécédence de l'événement, et à propos de l'hypothèse que la structure *haber de* permet de déclarer cette antécédence de l'acteur par rapport à l'événement, nous renvoyons à l'article de M.-F. Delpont.

Fig. 3

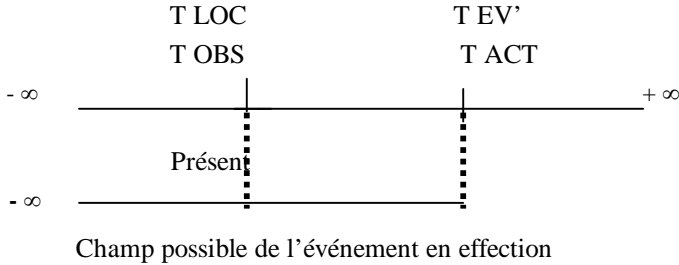


Signifié de langue de la périphrase *haber* au futur + participe passé

Partant du principe qu'à un signifiant correspond un signifié, et un seul, notre hypothèse est la suivante : à partir de son présent de locution, le locuteur-observateur appréhende un événement et son acteur se trouvant dans sa postériorité. L'événement est saisi non pas au moment où il se déroule – représentation qui se traduirait sémiologiquement par la forme simple du futur – mais à l'état achevé, comme l'indique la notation T EV'. Voilà ce que déclare la périphrase « *haber* au futur + participe passé », et uniquement cela : un événement à l'état fini se trouvant dans la postériorité du locuteur (Chevalier, 1992)¹⁵.

15. Sur cette notation et ce mode de représentation, voir Jean-Claude Chevalier, 1992, « Le verbe une fois de plus », in *Linguistique hispanique, Actualités de la recherche*, Actes du colloque, Limoges, 30-31 mars 1990, pp. 329-342.

Fig. 4



Champ possible de l'événement en effecton

On en déduit aussitôt que cet événement à l'état fini (T EV') a eu, dans une étape antérieure, une réalisation, une effecton. (Fig. 1). Mais cette étape antérieure relève de la déduction mentale au nom d'une certaine chronologie de raison : si l'on peut observer un événement à l'état fini, la logique veut que, dans le monde de l'expérience, cet événement se soit déroulé effectivement dans l'antériorité.

La structure *haber* au futur + participe passé déclare donc que dans la postériorité du locuteur existe un événement à l'état fini ; et, conjointement, elle implique une déduction, représentée sur la figure par « champ possible de l'événement en effecton » : l'événement en effecton a son lieu d'existence obligatoirement dans l'antériorité, soit dans le futur du locuteur, soit dans son passé.

La tournure « *haber* au futur + participe passé » ne dit, ne peut déclarer qu'une seule chose. Revenons aux exemples liminaires tirés d'un roman à succès de Javier Marías, « écrivain best seller » (Le Vagueresse 2005, p. 269)¹⁶ pour établir que les « valeurs » que prêtent habituellement les grammaires à cette forme linguistique émanent des informations livrées par le contexte.

« *Haber* au futur + participe passé » et la visée expressive du locuteur

Du premier exemple, reprenons les séquences suivantes : « llamará a alguien más, una cuñada, una hermana, una amiga, y le pedirá que se acerque hasta aquí para ver qué pasa, pero para cuando ellas lleguen yo ya me habré ido ». Le narrateur, Víctor Francés, est invité à dîner

16. Emmanuel Le Vagueresse, 2005, « Javier Marías, un romancier postmoderne ? », in *Hommage à Carlos Serrano* (M. Ralle coord.), tome II, Paris, Éditions hispaniques, p. 269-275.

au domicile de Marta Téllez, femme mariée dont le mari, Eduardo Deán, est en voyage, et mère d'un enfant de deux ans, présent ce soir-là. Après le dîner amoureux, l'enfant endormi, le couple s'installe dans la chambre, là où aussitôt Marta se sent mal, agonise et meurt dans les bras de l'homme. Le narrateur, pris au piège, hésite à appeler anonymement le mari pour le prévenir du décès.

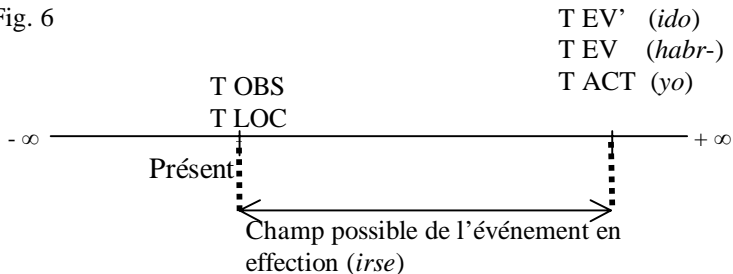
La forme linguistique choisie par le locuteur (ce que Guillaume appelle *l'aspect transcendant du futur catégorique*) montre que le parcours morphogénétique décrit plus haut s'est opéré : entre les aspects possibles prévus en langue par le verbe (l'événement vif, en effecton, ou l'événement à l'état achevé), le locuteur a tranché en fonction de sa visée expressive, en s'engageant sur la voie de l'aspect transcendant : le participe passé, « ido », déclare un événement achevé (T EV') ; l'auxiliaire *haber* au futur, « habré », est la représentation que le locuteur se donne de l'instant où il pose l'existence de l'événement achevé, « ido ». L'auxiliaire contient également le support, l'être de 1^{re} personne déclaré par « me », *yo*.

Fig. 5



La forme linguistique choisie par le locuteur, « me habré ido », déclare cela et rien de plus. Mais, parce que dans l'ordre des choses, un événement à l'état achevé est nécessairement précédé de son effecton, on déduira de l'existence de *ido* que, dans l'antériorité, a forcément existé l'événement *irse* accompagné de son acteur. Aussitôt donc, surgit la représentation d'un champ temporel précédant l'événement à l'état fini (EV'), où l'on déduit qu'ont pris place l'événement en effecton et l'acteur l'exécutant.

Fig. 6



Ici, dans ce contexte, l'événement vif, *irse*, se situe nécessairement dans la postériorité de celui qui parle, et nécessairement avant l'événement à l'état fini, pour les raisons que l'on vient d'évoquer. L'événement *irse* aura pris place quelque part entre le *maintenant* de locution et le « para cuando » où le locuteur envisage l'existence d'une arrivée, « lleguen », et d'une absence, « me habré ido ».

Ce qui est dit c'est ce que déclare la forme linguistique : l'existence d'un événement achevé (« ido ») dans le futur du locuteur, et rien de plus. Ce que l'on en déduit aussitôt, c'est l'événement en train de se produire dans l'antériorité de l'événement à l'état achevé. C'est bien le contexte qui permet de placer l'événement nécessairement, dans la postériorité du locuteur : « llamará a alguien más, una cuñada, una hermana, una amiga, y le pedirá que se acerque hasta aquí para ver qué pasa, pero para cuando ellas lleguen. ».

On peut à présent chercher les motivations de ce choix aspectuel chez le locuteur, ce qui l'a poussé à s'engager sur cette voie de l'*aspect transcendant*. Quel est le propos ici ? le procès lui-même ou sa subséquence ? Le narrateur envisage-t-il l'acte de quitter physiquement l'appartement – *saldré / me iré* –, ou plutôt le fait qu'il ne sera plus là au moment où des proches de cette femme et de cet enfant pénétreront dans l'appartement, une fois le mari avisé ? Ce qui est visé, on l'aura compris, c'est son absence à lui qui n'était rien pour cette femme morte dans ses bras. C'est d'ailleurs autour de l'hésitation du narrateur entre révéler ou dissimuler la vérité – finalement, il n'appellera pas le mari – qu'est bâtie toute l'architecture temporelle du roman et que cristallise « l'identification psychologique entre le narrateur et le lecteur » (Le Vagueresse, 2005, p. 273).

Guillaume voit dans l'emploi de l'aspect transcendant « le jeu délicat d'une économie supérieure » (Guillaume, 1943-1944, p. 305). On l'a vu, le locuteur tient en propos l'absence constatée après la fuite, et non l'acte de fuir. L'acte de fuir en soi serait, dans le propos, une charge inutile : « C'est afin d'éviter cette charge inutile que l'on se sert de l'aspect transcendant, lequel ne s'intéresse qu'à la subséquence du procès et, conséquemment, rejette à l'antécédence ou si l'on veut antériorise le procès. Le propos tend à s'alléger de tout ce qui n'est pas en lui expressivement utile, vu le contexte et l'intention expressive qui l'anime. » (Guillaume, 1943-1944, p. 305)

Relevons, pareillement, dans le deuxième exemple les passages-clé :

« ¿ Oye ? ¿ A qué juegas ? ¿ No estás ? Pero si acabo de llamar y has descolgado, ¿ no ? Cógelo, mierda. » Hubo otro segundo de espera, pensé que Deán era malhablado, hizo aspavientos bucales. « Ya, no

sé, bueno, debes de tener bajo el volumen o habrás salido, no entiendo, habrás pillado a tu hermana para el niño. »

Reconstituons la chronologie : celui que le narrateur prend au début pour son mari, Deán, mais qui est en fait son amant, essaie de joindre Marta pour la seconde fois. Celle-ci ne répond pas puisqu'elle est déjà morte. Or, juste avant, l'homme a déjà appelé et Víctor Francés, le narrateur, a décroché puis raccroché dans un moment de panique. L'amant émet alors une hypothèse en employant une périphrase ayant un équivalent en français littéraire : *tu seras sortie, tu auras pris ta sœur pour le petit*.

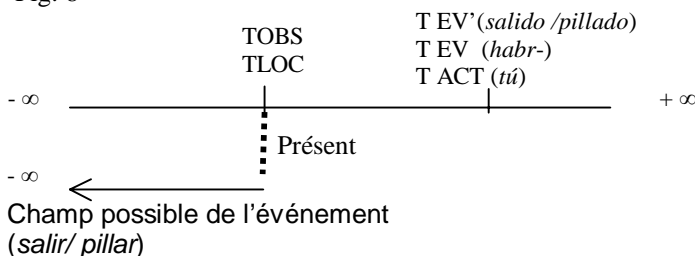
Fig. 7



Comme dans l'exemple précédent, dans l'au-delà du locuteur-observateur, se trouve un événement à l'état révolu (EV'), et comme dans l'exemple précédent, la déclaration d'un événement à l'état fini entraîne aussitôt la déduction que dans l'antériorité de cet événement fini, quelque part, a pris place l'événement en effecton. C'est dans l'ordre des choses.

Or, ici, à la différence du premier exemple, l'événement en effecton, qui a bien eu lieu, qui n'est pas un fait hypothétique, s'est produit dans l'antériorité du locuteur-observateur. Mais cette précision, encore une fois, n'est pas livrée par la périphrase, laquelle se contente de déclarer toujours une seule et même chose (fig. 6). Il ne lui appartient pas d'apporter d'autres éléments que ceux qu'elle est apte à poser. En revanche, le contexte apporte cette précision et permet d'inférer que le champ possible de l'événement en cours de réalisation, le fait de sortir, de prendre quelqu'un pour garder son enfant, se trouve dans l'antériorité du locuteur.

Fig. 8



Si l'homme peut constater dans son présent d'élocution, « *habrás salido* » (*tu seras sortie*), c'est que, forcément, avant qu'il n'appelle, Marta s'est organisée pour sortir, puis est sortie.

Comme pour l'exemple précédent, l'analyse du discours distinguera ce que déclare le locuteur et ce qu'il vise. Ce que déclare le locuteur c'est « *habrás salido* », « *salido* » étant l'événement achevé posé dans sa postériorité. Ce que vise le locuteur, ce à quoi il demande à cette périphrase de référer, c'est l'événement en effecton qui a probablement eu lieu dans son passé : « *Marta pilló a su hermana para el niño y salió* »¹⁷.

Le champ où prend place l'événement en plein accomplissement – *pillar a la hermana y salir* – procède d'une double antériorité : 1) l'événement en effecton est nécessairement antérieur à l'événement fini (antériorité d'ordre aspectuel fondée sur une chronologie de raison) ; 2) l'événement en effecton est antérieur au temps du locuteur-observateur : au moment où le locuteur (ici l'amant étonné de l'absence de Marta) appelle, c'est sans doute trop tard, il suppose qu'elle est déjà sortie.

En faisant le choix de l'aspect transcendant, le locuteur ne retient pas l'événement dans son effecton, la sortie elle-même, mais le résultat de cette sortie supposée : Marta ne répond pas. Par ailleurs, le locuteur emploie le futur, « *habrás* », pour évoquer un fait passé hypothétique.

En déclarant le fait au passé sous la forme *immanente* – *¿ saliste o qué ?* – le locuteur aurait retenu dans le propos toute la puissance d'affirmation dévolue à cette époque : exprimer un fait avec un temps du passé c'est affirmer avec force son existence dans le passé. À l'opposé, l'époque future embrasse tout ce qui est hypothétique, non réalisé. En déclarant l'existence de ce fait passé avec le futur, le locuteur vise, dit Guillaume, à « ôter à l'assertion ce qu'elle aurait de trop affirmatif, exprimée au passé. » (Guillaume, 1943-1944, p. 307). « L'époque future est employée non pas en raison de sa position dans le temps, mais en raison de sa qualité intrinsèque, qui est de demeurer inséparable d'une certaine idée d'hypothèse, inhérente par définition à l'époque future. » (Guillaume, 1943-1944, p. 308.)

Dans l'exemple (1), on a vu que le facteur interprétatif est le jeu sur l'aspect (le propos ne retient pas le procès mais sa subséquence).

17. « Marta a pris sa sœur pour garder l'enfant, puis est sortie. »

Le locuteur joue avec les possibilités que lui offre l'aspect, en fonction de sa visée expressive, et l'interprétation de l'exemple l'a montrée.

Dans l'exemple (2), le facteur interprétatif, c'est le futur, parce que le procès dans son effecton a eu lieu dans le passé. C'est l'emploi du futur qui permet d'atténuer la force d'affirmation du fait passé, « *salido* ». Le fait passé apparaît donc comme « moins passé » et partant, revêt cette valeur de probabilité enseignée par la grammaire traditionnelle. Le locuteur refuse d'affirmer un fait ; il choisit de le conjecturer. L'emploi du futur ne rend pas le fait improbable, hypothétique, il atténue la puissance d'affirmation qu'aurait renfermé ce fait, exprimé au passé.

Au fond, ce qui se passe à l'instant T de la narration importe moins, chez Mariás, que les hypothèses, fantasmes et pérégrinations intellectuelles tournées vers le passé ou portées vers le futur. Bien mince est, en effet, l'argument narratif d'un roman comme *En la batalla piensa en mí*, en dehors des circonstances, il est vrai un peu glauques, de la mort de Marta Téllez, écartée aussitôt du champ narratif. L'abondance des périphrases « *haber* au futur + participe passé » et « *haber* au conditionnel + participe passé »¹⁸ chez cet auteur « postmoderne » n'aurait donc rien d'étonnant¹⁹ ; elle servirait une prose « qui enveloppe littéralement le lecteur avec ses allers-retours dans le temps », une prose où il y a « tellement de chausse-trappes [...], de jeux d'échos, de jeux de miroirs, dans une mémoire fragmentée et fragmentaire qui veut reconstituer une histoire lacunaire, que le lecteur ne peut qu'être retenu dans ce malstrom sophistiqué. Cette pratique d'écriture annoncée comme *currente calamo* suivrait alors notre propre pratique de la pensée, bien plus souvent lacunaire et heurtée, fondée sur des allers-retours par analogies, que linéaire et limpide... » (Le Vagueresse 2005, p. 271.)

La tournure « *haber* au futur + participe » passé déclare invariablement l'existence d'un événement à l'état achevé dans la postériorité du locuteur. En langue, la tournure n'a toujours qu'une

18. Sur ce que Guillaume appelle le futur hypothétique d'aspect transcendant voir Gabrielle Le Tallec-Lloret 2005, « Lengua y discurso : el giro perifrástico *Haber* en condicional + participio », *Actas -I- del IX Simposio de Comunicación Social*, Santiago de Cuba, 2005, p. 182-184.

19. Les données quantitatives issues du relevé systématique de ces périphrases dans deux romans caractéristiques de l'art narratif mariassien, *Corazón tan blanco* (1992, Barcelona, Anagrama), et *Mañana en la batalla piensa en mí* (2000, Madrid, Alfaguara), sont les suivantes : dans *Corazón...* *haber* au futur + participe passé (15 occurrences), *haber* au conditionnel + participe passé (69). Dans *Mañana...*, *haber* au futur + participe passé (38), *haber* au conditionnel + participe passé (144).

seule signification. Ce à quoi le locuteur lui demande de référer, l'événement en effecton, peut exister dans son passé ou dans son futur. C'est le discours qui précisera les éléments nécessaires à son interprétation. D'ailleurs, il n'aura pas échappé au lecteur de cette étude que les éléments de contextualisation occupent une place très importante dans la démonstration.

L'examen des exemples montre que dans le signifié de ce que l'on appelle traditionnellement le futur, n'entre pas seulement la possibilité de situer un événement dans la postériorité du locuteur. Cette possibilité-là pour le locuteur d'envisager quelque part devant lui, dans ce temps physique du monde, un événement et l'acteur qui lui est associé est largement exploitée. Il existe une autre possibilité, une autre permission : user du futur pour référer à un fait passé. Lorsque la tournure réfère à un événement qui a son lieu d'existence dans le passé du locuteur, l'emploi du futur vise à atténuer la force d'affirmation du propos s'il était exprimé au passé ou au passé composé : non pas *saliste* ni *has salido* mais *habrás salido*. Les raisons du locuteur de vouloir atténuer son propos sont multiples et variées. Autant d'exemples, autant d'effets de sens ou presque. Le locuteur peut donc, en fonction de sa visée expressive utiliser cette forme linguistique compatible avec le passé et le futur, et se livrer à un jeu conceptuel qui produira les effets de sens voulus, sans aucun hasard : le jeu du temps et de l'aspect. Cet amusement n'aura pas échappé à Javier Marías.

Maître de conférences HdR
Université de Rennes 2

QUELQUES EXEMPLES TIRÉS DU CORPUS

Mi presencia aquí, tan conspicua ahora, será negada mañana mismo con un gesto de la cabeza y un grifo abierto y para ella será como si no hubiera venido y no habré venido, porque hasta el tiempo que se resiste a pasar acaba pasando y se lo lleva el desagüe, y basta con que imagine la llegada del día para que me vea ya fuera de esta casa, tal vez muy pronto estaré ya fuera, aún de noche, cruzando Reina Victoria y caminando un poco por General

Rodrigo para desentenderme, antes de coger un taxi. (*Mañana en la batalla piensa en mí*, p. 35)

Me quedé mirándola de nuevo y pensé, dirigiéndome a ella con mi pensamiento : « ¿ Cuántas otras llamadas habrás hecho hoy que es ayer, al darte cuenta de que tu marido se iba y te dejaba libre ? ¿ Cuántos hombres habrás preferido, a cuántos habrás llamado para que vinieran a acompañarte y a celebrar tu noche de soltería o de viuda ? A todos demasiado tarde. » (*Mañana...*, p. 73)

Es como si me dijeras ante la muerte de un amigo : « Bueno, al fin y al cabo así son las cosas, se muere todo el mundo », eso no me consolaría. No por eso es tolerable que se mueran los amigos, es intolerable que mueran. Tú has perdido hace poco a una hija, y perdóname que te lo recuerde, y saber que así son las cosas no te habrá servido de mucho ni te habrá aliviado. (*Mañana...*, p. 184)

– Entonces no murió sola, ¿ murió sola ? – dijo por fin Deán, e inmediatamente bebió un trago...

– No, no, yo estaba con ella, ya se lo habrá dicho Luisa – contesté... (*Mañana...*, p. 405)

Cuando escriba mi próxima novela, y de vez en cuando cuando haga un alto y levante la vista y me extrañe de lo imaginario que me habrá absorbido durante largo rato, podré pensar que, en contra de mis previsiones y mis aprensiones, una vez, muy lejos de mi país, hubo unos lectores generosos y atentos... (*Mañana...*, p. 457)

Es probable que nunca hablemos, Ranz tampoco debe saber si yo sé, ni siquiera le habrá preguntado a Luisa si por fin me ha contado, siempre hay alguien que no sabe algo o no quiere saberlo, y así nos eternizamos. (*Corazón tan blanco*, p. 29)

A Custardoy no he vuelto a verlo por el momento, sé que seguiré encontrándomelo de vez en cuando...

Seguirá, codiciando el mundo, seguirá desdoblándose y contando historias poco creíbles que habrá vivido. (*Corazón tan blanco*, p. 296)

– Me divierto con ella, lo cual no es frecuente entre personas tan alejadas de edad, aunque no sé si hasta ahora me ha hecho tanto caso porque iba a casarse contigo, o porque no sabía si iba a hacerlo, como tú habrás sido amable con esos idiotas de padres suyos y dejarás de serlo al cabo de unos meses, supongo. (*Corazón tan blanco*, p. 94)

– No sé cuándo le hicieron la foto a Teresa y seguramente nadie lo supo nunca a ciencia cierta : es de muy pequeño tamaño, está en un marco de

madera, sobre un estante, y desde que ella murió nadie la habrá mirado más que de tarde en tarde... (*Corazón tan blanco*, p.128)

– Habré metido la pata – dijo Custardoy – , pero yo creo que más vale saber las cosas, mejor enterarse de todo tarde que nunca. » (*Corazón tan blanco*, p. 142)

Mi padre habría recibido apelativos de tres mujeres al menos, todo le habría sonado igual, parecido, una repetición, se habría confundido, o tal vez no, con cada mujer habría sido distinto, cuando les hubiera dado una mala noticia las habría llamado Juana, y Teresa, y otro nombre que yo desconozco pero él no habrá olvidado. (*Corazón tan blanco*, p. 157)

– Puede ser, pero en todo caso la expresión tiene su gracia. Arena. Aunque es muy americana y si es español, ¿ de dónde la habrá sacado ? (*Corazón tan blanco*, p. 167)

– Fíjate, de pronto hay un tipo que por la razón que sea me hace particular gracia, sin saber nada de él, como este Nick o Jack, por que se le habrá ocurrido cambiar de nombre, no es lo habitual. (*Corazón tan blanco*, p. 170)

– ... quizá mi deber es ayudar a Berta en lo que me pida, hay que dar importancia a lo que la tiene para los amigos, si me niego a ayudarla la ofenderé, y la humillaré [...] han pasado quince años y ella es mayor y cojea, era joven entonces y no había sufrido accidentes y sus piernas eran iguales, por qué habrá tenido que recurrir a eso, nunca mencionábamos nuestro pasado tan mínimo... (*Corazón tan blanco*, p. 194)

– Preguntar y callar, todo es posible, callar como Juana Aguilera o preguntar y obligar como su hermana Teresa, o no hacer ni una cosa ni otra, como aquella primera mujer a la que he bautizado Gloria y que parece no haber existido mucho, sólo para su casamentera madre, una suegra, que ya habrá muerto desolada en Cuba, viuda y sin hija... (*Corazón tan blanco*, p. 293)